Archéologie grecque

Mémoires de la Grèce classique

Lorenz E. Baumer

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/983>

DOI : 10.4000/ashp.983

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 2 février 2011

Pagination : 74-81

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Lorenz E. Baumer, « Mémoires de la Grèce classique », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 | 2011, mis en ligne le 23 février 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.983>

MÉMOIRES DE LA GRÈCE CLASSIQUE ¹

Conférences de M. LORENZ E. BAUMER,
enseignant-chercheur à l'université de Berne (Suisse),
directeur d'études invité

I. La villa tardo-antique dite « de Proclus » au sud de l'Acropole d'Athènes

La conférence traitait d'une importante villa située au pied de l'Acropole d'Athènes entre les théâtres d'Hérode Atticus et de Dionysos, à quelques pas seulement du fameux sanctuaire d'Asclépios. L'emplacement de la maison a, dès sa découverte, suggéré son identification avec la villa de Proclus, que mentionne son biographe et successeur Marinus de Néapolis (Marinus, *Vita Procli* 29). Fouillé au début des années 1950, le bâtiment du premier quart du v^e siècle apr. J.-C. comprend plusieurs salles et en particulier une large exèdre qui ouvre sur la grande salle centrale de la maison. L'exèdre rappelle un ensemble contemporain à Aphrodisias (Turquie), à identifier d'après sa décoration sculptée avec une salle d'enseignement et de lecture, ce qui parle en faveur de l'identification de la villa « de Proclus » avec l'académie néoplatonicienne.

Il faut cependant rappeler que le v^e siècle apr. J.-C. fut une période où les adhérents de la philosophie et de la religion païenne furent en butte à une opposition chrétienne de plus en plus ouverte. Mais à Athènes en particulier, le paganisme persistait, protégé notamment par la fortune des philosophes. La ville connut au début du v^e siècle une période de prospérité, marquée par plusieurs bâtiments prestigieux comme le « Palais des géants » au centre de l'agora. Mais les édifices les plus remarquables sont plusieurs villas de l'Antiquité tardive, dont quatre se trouvent immédiatement au sud de l'agora sous l'Aréopage et qu'on a proposé, d'ailleurs sans preuve définitive, d'identifier avec des demeures de philosophes païens.

1. Les conférences n^{os} 1, 2, 3 et 5 sont publiées dans le volume de L. E. Baumer, *Mémoires de la religion grecque*, Paris, Éditions du Cerf, 2010 (Les conférences de l'École pratique des hautes études) où on trouvera une bibliographie exhaustive. La quatrième conférence sera publiée ultérieurement. — Pour la maison « de Proclus », on consultera pour l'instant L. E. Baumer, « Klassische Bildwerke für tote Philosophen? Zu zwei spätklassischen Votivskulpturen aus Athen und ihrer Wiederverwendung in der späten Kaiserzeit », *Antike Kunst*, 44 (2001), p. 55-69, pl. 22-25 et L. M. Stirling, *The Learned Collector. Mythological Statuettes and Classical Taste in Late Antique Gaul*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2005, p. 200-203, fig. 64-65. — Pour la deuxième conférence, une bibliographie partielle se trouve dans L. E. BAUMER, « Von allen Göttern verlassen? Anmerkungen zum Strukturwandel in den ländlichen Heiligtümern Attikas von spätarchaisch-klassischer bis in römische Zeit », dans Chr. Auffarth (éd.), *Religion auf dem Lande. Entstehung und Veränderung von Sakrallandschaften unter römischer Herrschaft*, Stuttgart, Reichert, 2009 (Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge [PAWB], 28), p. 177-190. — Pour la troisième conférence, des indications bibliographiques peuvent être trouvées dans L. E. Baumer, « Prateria typos tibi mando, Klassische Weihreliefs in römischem Kontext », dans Chr. Reusser (éd.), *Griechenland in der Kaiserzeit. Neue Funde und Forschungen zu Skulptur, Architektur und Topographie*, Berne, Institut für Klassische Archäologie, 2001 (Hefte des Archäologischen Seminars der Universität Bern [HASB], Beiheft 4), p. 85-94, fig. 23-27, pl. 23, 1-2. — Pour la dernière conférence voir prochainement aussi L. E. Baumer, « Deponierte Heiligtümer? Archäologische Beobachtungen zur rituellen Schliessung von Thesmophorien », dans G. Lindström, A. Schäfer et M. Wittayer (éd.), *Rituelle Deponierungen in Heiligtümern der hellenistisch-römischen Welt*, Mayence, 2010, sous presse.

Une interprétation plus précise s'impose pour la villa « de Proclus » à l'aide d'un ensemble de trois sculptures du iv^e siècle av. J.-C., emmurées dans une niche dans la petite salle *Alpha* à côté de la porte principale : il s'agit d'un *naiskos* de Cybèle, d'un relief votif dédié à Pankratès et d'une base funéraire dont le côté qui restait visible montre plusieurs hommes barbus groupés autour d'un jeune homme assis. L'arrangement, la sélection et la qualité des sculptures indiquent qu'il s'agit d'un ensemble soigneusement sélectionné et placé intentionnellement.

Pour en venir à la question de la fonction précise de la niche et des trois sculptures réutilisées, rappelons d'abord que le christianisme était devenu vers le tournant du v^e siècle la religion officielle de l'Empire romain. Mais à Athènes, les cultes et les sanctuaires païens furent relativement peu troublés par les chrétiens. Outre Asclépios et Athéna, cela vaut en particulier pour Cybèle, ce qu'atteste entre autres l'ouvrage de Proclus *Sur la Mère des dieux*. Dans ce contexte général, non seulement la représentation de Cybèle, mais aussi la corne d'abondance, symbole traditionnel de la bonne fortune que porte le dieu assis sur le petit relief votif, pourraient trouver une explication. Il semble possible que la niche de la salle *Alpha* ait servi à un culte à l'intérieur de l'académie néoplatonicienne qui devait assurer la protection de l'académie et le bonheur des philosophes. Mais le petit ensemble de sculptures est aussi susceptible d'une autre lecture. Alors que la tradition « romaine » du culte de Cybèle était orientée plutôt vers le monde réel, sa version « phrygienne » visait à la sotériologie et au salut des morts dans l'au-delà. Deux autels de la fin du iv^e siècle apr. J.-C. attestent que des Tauroboles, « baptême païen par excellence, en face du baptême chrétien » (Henri Graillot) eurent lieu à Athènes et d'après Marinus de Néapolis, Proclus passait chaque mois « dans la pureté les fêtes de la Mère des dieux en usage chez les Romains ou antérieurement même chez les Phrygiens » (*Vita Procli* 19). Il observait de plus scrupuleusement et dans un intérêt sotériologique des rites cultuels en l'honneur des morts. Outre visiter régulièrement les tombes des ancêtres en dehors de la ville (tradition suivie au moins par son successeur Hégias), « il s'en allait à l'Académie et, dans un certain emplacement à part, il y apaisait les âmes de ses ancêtres et généralement de ceux de sa race ; puis, dans un deuxième emplacement à part, il faisait en commun des libations pour les âmes de tous ceux qui avaient mené la vie philosophique ; après tout cela cet infiniment pieux délimitait un troisième emplacement et là s'acquittait de ses devoirs à l'égard de toutes les âmes des morts » (Marinus, *Vita Procli* 36). Il semble au moins possible de lier les libations pour les anciens philosophes avec la structure et la décoration sculptée de la salle *Alpha* de la maison au sud de l'Acropole, car non seulement Cybèle, mais aussi la base funéraire et la corne d'abondance, attribut traditionnel d'Hadès-Pluton et de dieux chtoniens, tenue par Pankratès sur le petit relief votif, peuvent s'expliquer par l'orientation générale de l'ensemble vers l'au-delà. D'après sa décoration sculptée, la salle *Alpha* pourrait en somme bien correspondre au lieu où Proclus et les autres membres de l'académie néoplatonicienne pratiquaient le culte destiné aux âmes des anciens philosophes que décrit Marinus. L'interprétation proposée ici de la salle *Alpha* et de sa décoration sculptée ne renforce pas seulement l'identification de la maison avec l'académie néoplatonicienne, mais elle apporte en même temps la preuve du haut niveau intellectuel des philosophes qui y adhéraient.

II. Un paysage déserté des dieux ? Les sanctuaires et les temples extra-urbains dans l'Attique romaine et tardo-antique

Les textes antiques des époques hellénistique et romaine donnent une description de la Grèce et en particulier des régions rurales qui les présente comme un paysage largement dépeuplé et déserté non seulement des hommes, mais aussi des dieux. Par contre, la ville d'Athènes et le sanctuaire d'Éleusis présentent une image bien différente et témoignent d'un engagement continu non seulement de particuliers, mais aussi des empereurs romains. L'impression d'une concentration des forces dans la ville d'Athènes semble se confirmer dans les temples dits « voyageurs », un groupe de trois temples transportés à l'époque d'Auguste de l'Attique sur l'agora d'Athènes. Les résultats des prospections dans le Laurion au sud de l'Attique, qui documentent un abandon presque total des sites archéologiques durant l'époque impériale, semblent confirmer l'image, même si les statistiques sont à relativiser eu égard à la tendance à l'évolution des petites propriétés agricoles vers les *latifundia*, de grands domaines qui se sont développés à partir du II^e siècle av. J.-C. De plus, l'économie minière du Laurion rend la région peu représentative, et finalement, même sans preuve archéologique immédiate, il est évident que « l'utilisation humaine de la campagne continuait forcément, même si ce fut à un niveau moins intense et archéologiquement moins visible ; sinon, la continuation de la vie urbaine en Grèce serait rapidement devenue impossible » (Susan Alcock). L'archéologue américaine a ainsi expliqué la réduction des sanctuaires ruraux durant l'époque impériale avec le passage de l'intérêt pour les lieux cultuels de la *polis* officielle aux familles d'élite, ce qui aurait abouti à une concentration des investissements dans « certains cultes dans la campagne pour obtenir du soutien, alors que d'autres ont été laissés de côté dans ces calculs élitaires ». L'interprétation est contredite par une inscription de l'époque augustéenne qui prouve un engagement continu de la cité et du corps politique dans les sanctuaires, non seulement en ville, mais aussi à la campagne (IG II² 1035).

Pour mieux comprendre la réduction importante des sanctuaires ruraux, qui commençait d'ailleurs déjà à la fin du IV^e siècle av. J.-C. et pas seulement à l'époque romaine, il faut analyser leur rôle aux époques antérieures et en particulier durant l'époque classique. Une revue des sources archéologiques montre que les sanctuaires ruraux étaient, en particulier en Attique, un élément important de la cité classique et des dèmes dont chacun disposait de son propre « micro-panthéon » cultuel. L'association des sanctuaires ruraux au système politique classique a été en même temps la raison de leur abandon ultérieur. À l'affaiblissement du système des dèmes au début de l'époque hellénistique se joint aussi la réduction importante des sanctuaires dans les dèmes extra-urbains. Avec la domination romaine, la situation politique a changé de manière fondamentale : la Grèce est devenue une province romaine, et les dèmes attiques ont perdu de leur ancienne importance politique. La réduction de la population a certes joué un rôle important dans la disparition des sanctuaires ruraux en Attique à l'époque impériale. Mais une deuxième raison, plus déterminante encore, fut la disparition des dèmes qui avait commencé dès l'époque hellénistique et qui ne justifiait plus la nécessité de maintenir les anciens systèmes cultuels locaux.

L'étude a été complétée par un examen du développement des sanctuaires ruraux durant l'Antiquité tardive, époque qui pose des questions bien différentes. Les statistiques de l'occupation humaine montrent, non seulement en Attique mais aussi ailleurs en Grèce, une véritable renaissance de la campagne avec une multiplication du nombre de sites, ainsi que la reprise des activités dans un certain nombre de sanctuaires ruraux. Récemment, plusieurs chercheurs ont proposé de lier la renaissance de la campagne à l'influence des académies philosophiques d'Athènes et en particulier à l'académie néoplatonicienne. Mais l'étude des documents archéologiques ne permet pas pareille conclusion : après la revitalisation partielle des quelques anciens sanctuaires ruraux de l'époque classique par des païens vers le milieu du IV^e siècle apr. J.-C., la renaissance des lieux de culte à partir de la seconde moitié du siècle semble due à l'influence des chrétiens, alors qu'Athènes était encore dominée par la philosophie néoplatonicienne et par la religion païenne. Même s'il faut soupçonner une certaine période de coexistence, paisible ou non, des deux religions, il est évident que l'évolution religieuse de l'arrière-pays différait de celle du centre urbain. Ce résultat est étonnant, puisque, dans d'autres régions de la Méditerranée, le christianisme a débuté plutôt en ville pour se répandre ensuite dans la campagne. Mais ce ne serait pas la première fois que la Grèce – et en particulier l'Attique – se présenterait comme une exception.

III. Les premiers collectionneurs ? La réutilisation de sculptures grecques originales aux époques impériale et tardo-antique

À partir de la fin du III^e siècle av. J.-C., l'expansion de l'Empire romain en Sicile et dans l'Est de la Méditerranée a provoqué une arrivée massive de sculptures grecques à Rome. Mais la décoration sculptée des villas romaines en général n'a pas fait l'objet de l'enquête, qui s'est intéressée en particulier aux sculptures grecques originales et à leur réutilisation de la fin de la République romaine jusqu'à l'Antiquité tardive. À condition de disposer de moyens financiers suffisants, il était assez simple pour un particulier d'acquérir une copie ou une autre sculpture romaine pour décorer sa demeure. Au contraire, les originaux grecs étaient beaucoup plus rares et moins facilement accessibles. Il faut ainsi se demander si à l'époque romaine on attachait une valeur particulière aux sculptures grecques originales à cause de leur rareté et si on les réutilisait pour cette raison avec un soin particulier. En résumé, se pose la question de savoir s'il existait à l'époque romaine un « collectionnisme » spécialisé dans les sculptures grecques originales, ou si leur réutilisation s'explique par d'autres raisons et obéit à d'autres critères.

Les sources littéraires illustrent le goût de la noblesse romaine pour la sculpture grecque durant les deux derniers siècles av. J.-C., mais elles montrent en même temps que l'intérêt et les connaissances n'étaient pas toujours au même niveau. Les lettres de Cicéron à Atticus n'attestent pas seulement la confiance que l'auteur faisait à son agent en Grèce, qui s'occupait des commandes sans ordre précis et sans que Cicéron eût refusé un seul achat, mais elles indiquent également un certain dilettantisme, même cultivé, qui se joignait à l'impatience que manifeste l'auteur en attendant leur envoi. Un Cicéron tout à fait différent apparaît dans les *Verrines*, discours rédigés en 70/69 av. J.-C. contre Caius Licinius Verrès, ancien gouverneur de la Sicile, qui fut accusé,

en plus d'autres actes de prévarication, d'avoir pillé systématiquement la province pour enrichir sa collection privée. Le discours montre l'intérêt général des contemporains pour la sculpture classique, mais les mentions répétées des grands maîtres classiques dans les *Verrines* ne sont pas à comprendre comme un traité sur l'art classique, mais plutôt comme des références soulignant l'importance du crime de Verres.

Un examen rapide de quelques épaves qui comprenaient des sculptures grecques illustre au moins partiellement le grand nombre d'œuvres d'art transportées de Grèce en Italie. À Rome, la situation archéologique n'est que peu exhaustive, mais permet au moins l'étude de plusieurs classes de sculptures, dont, mis à part des œuvres destinées à la décoration d'architecture comme les sculptures du temple d'Apollon Sosianus et plusieurs acrotères, un groupe de stèles funéraires trouvé sur l'Esquilin, mais qui ne permet aucune interprétation précise. De même, pour les reliefs « au banquet » et les reliefs votifs classiques trouvés à Rome, on ne mentionnera que quelques exemples dont aucun ne permet l'analyse de son emplacement précis.

La même remarque vaut pour la plupart des sculptures originales qui ont été trouvées en dehors de la ville de Rome, mais au moins quelques cas isolés de Pompéi permettent de reconstituer le cadre de leur réutilisation. On ne peut que constater qu'aucun exemplaire n'a été trouvé dans un sanctuaire à proprement parler et qu'on n'observe aucune systématique particulière, ni pour le choix des sujets, ni pour leur emplacement, même si le format réduit favorisait plutôt leur mise en place à l'intérieur des maisons. En somme, rien ne permet de soupçonner que la rareté des reliefs votifs grecs qui arrivaient en Italie leur eût donné une valeur particulière.

En Grèce, et en particulier vers la fin de l'époque impériale et durant l'Antiquité tardive, la situation se présente de façon bien différente. Alors que les sculptures originales, réutilisées par exemple dans la villa d'Hérode Atticus à Loukou dans le Péloponnèse, reflètent la situation qu'on retrouve aussi en Italie, plusieurs contextes de la fin du IV^e et du début du V^e siècle apr. J.-C. à Athènes présentent une image bien différente. À part la maison dite *Oméga* au sud de l'agora, qui a produit une importante collection de sculptures dont deux reliefs votifs du IV^e siècle av. J.-C., on connaît un nombre assez important de villas de la même époque qui ont livré des sculptures classiques réutilisées, dont assez souvent des représentations de Cybèle. L'importance du culte de la Mère des dieux à Athènes a déjà été évoquée dans la première conférence, et il est évident que la réutilisation répandue de sculptures classiques avait à Athènes des raisons visiblement culturelles. Mais l'exemple le plus exceptionnel est sans aucun doute l'ensemble de sculptures de la maison dite « de Proclus » étudié plus haut. À ce jour, la petite salle *Alpha* présente le seul cas où l'on peut constater une reprise intentionnelle et soigneusement préméditée de sculptures classiques pour un culte particulier.

IV. À la recherche de la véritable Grèce classique. L'influence des sculptures originales et des fragments d'architecture de l'époque classique dans les collections d'antiques du classicisme des XVIII^e et XIX^e siècles

Dans l'histoire de la réception de la sculpture antique, l'époque moderne se présente de manière ambiguë : sous l'influence de l'*Histoire de l'art dans l'Antiquité* par Winckelmann, publiée en 1764, s'est développée une grande admiration pour la sculp-

ture grecque classique ; mais l'image était fondée sur des sculptures qui se trouvaient en Italie et qui étaient presque sans exception des copies romaines, alors que par exemple les sculptures du Parthénon n'ont suscité qu'une attention limitée. Ainsi se pose la question de l'influence des sculptures *originales* grecques dans des collections d'antiques du classicisme.

Un examen des collections privées du XVIII^e siècle montre que les sculptures grecques y étaient plutôt de rares exceptions. On citera pour l'Angleterre par exemple la collection de Charles Townley, qui ne comprenait qu'un seul relief funéraire de l'époque classique. L'image se confirme avec les collections de Holkam Hall dans le Norfolk et d'Ince Blundell Hall où se trouvaient de rares originaux grecs. La collection Arundel à Londres, créée par Thomas Howard, deuxième comte d'Arundel (1585-1646), est une exception qui comprenait plusieurs sculptures provenant de Turquie. Mais comme Arundel l'indique dans ses propres lettres, les marbres de la Méditerranée orientale sont entrés dans sa collection non pas à la suite d'un intérêt particulier, mais à cause du marché d'antiques épuisé à Rome qu'il envisageait de compenser.

En Italie, on mentionnera en particulier les collections de sculptures grecques, souvent anciennes, des grandes familles vénitiennes, dont on citera en particulier les Nani et les Grimani, ainsi que la collection de Marco Mantova Benavides à Padoue ; un assez grand nombre de sculptures grecques est entré plus tard par vente ou par dissolution des collections vénitiennes dans d'autres collections en Europe. Cela vaut aussi pour les sculptures qui ont été transportées à Venise après la conquête d'Athènes par Francesco Morosini en 1687 et dont on citera par exemple plusieurs fragments du Parthénon ainsi que les lions en marbre placés devant les arsenaux de la ville pour commémorer la victoire militaire.

Bien différent était l'intérêt, principalement esthétique, qu'a montré François Olier, marquis de Nointel (1630-1685), connu déjà à son époque pour son enthousiasme pour la sculpture. Il ne fit pas seulement dessiner les sculptures du Parthénon par un artiste anonyme (l'« Anonyme de Nointel »), mais rapporta de Grèce aussi une remarquable collection de sculptures qui se trouvent aujourd'hui au musée du Louvre.

Pour la première moitié du XVIII^e siècle on mentionnera Anne-Claude-Philippe de Tubières-Grimoard de Pestels de Lévis, comte de Caylus (1692-1765), auteur de l'important *Recueil d'antiquités égyptiennes, grecques, étrusques et romaines*, paru en sept volumes entre 1752 et 1767. En 1716-1717, Caylus entreprit un voyage au Levant, décrit dans son *Voyage de Constantinople*, ouvrage qui comprend plusieurs descriptions de sculptures, mais sans que le comte eût essayé de s'en emparer.

Vers la fin du XVIII^e siècle, on notera un développement important dans l'intérêt des collectionneurs pour la sculpture grecque. À la suite de la publication des *Antiquities of Athens* par Stuart et Revett en 1762 et 1787, le nombre des voyageurs en Grèce se multiplia, ce qui contribua aussi à la présence de sculptures grecques dans les collections privées. On mentionnera en particulier le comte de Choiseul-Gouffier qui envoya en France un nombre important de sculptures, dont certaines provenant du Parthénon. Par ces sculptures, Choiseul-Gouffier envisageait non seulement de faire croître sa réputation, mais aussi d'élever le goût des Français. On notera le même intérêt nationaliste et pédagogique dans les lettres de Thomas Bruce, septième Earl d'Elgin, sévèrement critiqué déjà à son époque pour le pillage du Parthénon.

Choiseul-Gouffier et Elgin sont les représentants d'un intérêt profondément changé, qui aboutit rapidement à une véritable chasse à la sculpture grecque. On citera par exemple les fouilles du temple d'Aphaia à Égine en 1811, dont les sculptures des frontons ont été achetées par Louis de Bavière, et, une année plus tard seulement, le pillage de la frise du temple d'Apollon de Phigalie-Bassai, vendue en Angleterre.

La Grèce essayait de répondre à ce nouveau défi, et en 1834, le parlement grec confirma la loi de 1827, qui défendait toute exportation d'antiques. En 1875, le début des fouilles allemandes à Olympie a été accordé par un contrat qui demandait que tout objet archéologique devait obligatoirement rester en Grèce. Basées sur la collaboration et non pas sur le pillage, les fouilles d'Olympie marquent le début de la recherche archéologique moderne.

V. *Fin d'un culte ? Sur la fermeture des sanctuaires de Déméter en Grande Grèce et en Grèce*

Avec de bonnes raisons, on part du principe que chaque sanctuaire a perdu sa fonction cultuelle à un moment donné, soit qu'il ait été détruit pendant une guerre, par un incendie ou un tremblement de terre, soit qu'il ait été tout simplement abandonné. Ainsi, sauf quand on essaie d'en fixer la date approximative, la question de la fin d'un sanctuaire ne suscite le plus souvent aucun intérêt particulier dans la discussion scientifique. Une image bien différente nous est offerte par une série de Thesmophorias, sanctuaires destinés à un culte de purification, fertilité et fécondité bien répandu dans l'ensemble du monde grec.

En Sicile, le Thesmophorion de Bitalémi près de la ville de Géla compte parmi les plus importants. D'une superficie de 2 000 m² (40 m sur 50 m), le sanctuaire a été installé vers le milieu du VII^e siècle av. J.-C. et abandonné au moment de la destruction de la ville par les Carthaginois en 405 av. J.-C. Pendant sa longue existence le sanctuaire a connu plusieurs phases de construction, séparées stratigraphiquement par des couches composées de sable et d'argile neutres qui ne contenaient aucun matériel archéologique. Particulièrement intéressant est le fait que la plupart des objets, en particulier la céramique et les statuettes en terre cuite, ont été soigneusement déposés, souvent selon des arrangements alignés. Ces dépôts recouvrent partiellement les murs des bâtiments, ce qui signifie qu'ils ont été mis en place au moment où les édifices étaient déjà démolis et juste avant que le terrain fût couvert d'une couche de sable et d'argile. Il est ainsi évident que le Thesmophorion de Bitalémi a connu plusieurs périodes de *fermeture transitoire*. Des situations comparables se trouvent dans d'autres Thesmophoria, dont on citera en particulier le Thesmophorion de San Nicola di Albanella, à environ 16 kilomètres à l'est de Paestum. D'un plan plus ou moins rectangulaire de 9,20 m sur 7,50 m, le sanctuaire était recouvert au moment de sa découverte d'une épaisse couche de pierres sur une superficie de presque 100 m². À l'intérieur de la couche, les fouilleurs ont pu discerner plusieurs niveaux, composés d'un mélange de pierres et d'objets votifs, alors que la couche finale ne contenait aucun objet archéologique. Il s'agit d'un véritable couvercle qui devait sceller l'enclos pour toujours, installé au moment de la fermeture du sanctuaire et intégrant la quasi-totalité des offrandes et les autres objets conservés dans le sanctuaire.

À part le Thesmophorion de Santa Maria d'Anglona en Apulie, où les rapports de fouille et les photos publiées permettent de soupçonner un procédé de fermeture comparable, le sanctuaire d'Entella donne une image bien similaire : en activité de la fin du ^{vi}^e jusqu'au ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C., le Thesmophorion d'Entella a été, à la fin de son existence, soigneusement nettoyé, et la plupart des offrandes ont été déposées comme à San Nicola di Albanella dans un couvercle massif en pierre qui le scellait.

En Grèce, le cas le plus net d'un sanctuaire enfoui est fourni par le Thesmophorion de Pella en Macédoine qui existait du dernier quart du ^{iv}^e siècle av. J.-C. jusqu'au milieu du ⁱⁱ^e siècle av. J.-C. D'une forme parfaitement circulaire, la plupart des offrandes se trouvaient au moment de la fouille arrangées autour de l'autel au centre de l'enclos qui était de plus recouvert par une couche de pierres. Il est donc évident que le Thesmophorion de Pella a été, au moment de sa fermeture et comme ses homologues en Grande Grèce et en Sicile, soigneusement nettoyé, et que les offrandes ont été arrangées autour de l'autel, avant que l'ensemble soit protégé sous une couche de pierres.

À Thasos, l'analyse de la stratigraphie du Thesmophorion, situé sur la pointe d'Evraïokastro, permet d'arriver à des conclusions similaires. D'un intérêt particulier sont les deux couches GT 5 et GT 8, superposées, mais chronologiquement parallèles du début du ^v^e siècle jusqu'au début du ^{iv}^e siècle av. J.-C. D'après les cahiers de fouilles, on n'a trouvé dans la couche inférieure (GT 5) que très peu de trouvailles, alors que la couche GT 8, formée entre autres de « pierraille de gneiss », a livré un matériel archéologique particulièrement riche. La situation stratigraphique rappelle ainsi les autres cas étudiés : il paraît évident que nous avons à Thasos un autre Thesmophorion qui, à la fin de son existence, a été soigneusement nettoyé, ce qui explique l'absence presque totale de mobilier archéologique dans la couche GT 5. Les offrandes recueillies ont été ensuite déposées dans le couvercle GT 8, qui a scellé le site jusqu'à l'époque romaine.

Le procédé exact de la fermeture d'un Thesmophorion peut différer d'un lieu à l'autre, mais on relève quelques éléments communs : (1) le nettoyage soigneux du sanctuaire et la collecte des offrandes, souvent anciennes ; (2) le réarrangement des offrandes d'une manière ou de l'autre ; et, finalement, (3) la couverture du sanctuaire sous une couche importante de pierres. Malheureusement, nous ne disposons d'aucune source littéraire qui permettrait l'interprétation religieuse, mais il est au moins évident que la fermeture volontaire d'un Thesmophorion fut connue dans les différentes régions du monde grec et qu'elle se passait d'une manière coordonnée et probablement même ritualisée.